



Ric Lee

Ten Years After entame une nouvelle carrière en dépit de l'absence de son leader, Alvin Lee.

Ric Lee (aucun lien de parenté avec le guitariste) explique les raisons de la résurrection de ce groupe entré dans la légende après sa prestation à Woodstock.

Pourquoi Ten Years After a-t-il connu un parcours si chaotique à partir du milieu des années 70 ?

Alvin Lee voulait entamer une carrière solo. En 1978, il y eut le projet de remonter le groupe, mais j'étais pris par autre chose, ils ont donc recruté un autre batteur, mais ça n'a pas marché. En 1983, nous avons joué pour un concert célébrant les vingt ans du Marquee Club (*haut lieu du rock à Londres, NDR*), et nous nous sommes produits au festival de Reading, ensuite nous avons sorti l'album « About Time ».

Je me souviens, vous aviez donné un concert à Paris en 1988, au New Morning, tu avais accordé une interview à *Batteur Magazine*.

C'est exact, cette reformation a duré jusqu'en 1991. Mais Alvin a voulu à nouveau partir en solo... avant de revenir en 1995 pour une tournée au Brésil. Je pense que ça arrangeait Alvin de nous retrouver à chaque fois qu'il avait besoin d'argent.

Comment s'est faite cette ultime reformation ?

En 2002, j'ai contacté EMI et Universal pour travailler sur les rééditions de nos albums. En fouillant dans les archives, je suis tombé sur un enregistrement live au Fillmore East de 1970, effectué par Eddie Kramer (*ingénieur du son de Jimi Hendrix entre autres, NDR*) d'une superbe qualité. Nous devons sortir un disque live, mais « Crickelwood Green » (*album à succès du groupe, NDR*) était déjà programmé. Le concert du Fillmore East est donc resté sur les étagères pendant trente ans ! Parallèlement, nous avons remasterisé les albums studio, augmentés de bonus tracks, pour lesquels Leo (*Lyons, bassiste de TYA*) a supervisé les notes de pochette. Après quoi je me suis dit : pourquoi ne pas faire la promotion de tout ça ? Alvin, à la retraite, a décliné l'offre. J'étais en tournée en Allemagne avec Kim Simmonds (*guitariste de Savoy Brown, NDR*), le promoteur de ces concerts était chaud pour organiser une tournée de TYA. Je lui ai répondu qu'Alvin ne voudrait pas en entendre parler. Lorsque je suis rentré chez moi, un fax m'attendait, sur lequel j'ai pu lire : « J'ai une quinzaine de dates bookées en Allemagne avec un guitariste qui a été lâché par son groupe, pouvez-vous assurer ? » On a vérifié nos emplois du temps et dit OK. Durant cette tournée, le public nous a souvent demandé de jouer des morceaux de TYA.

Ça a dû être difficile de trouver un successeur à Alvin Lee ?

Nous avons essayé plusieurs guitaristes sans jamais être satisfaits. C'est alors que le fils de Leo, Tom, a suggéré Joe Gooch, qu'il connaissait bien. Joe nous a fait parvenir une démo sur laquelle il reprenait *I'm Going Home*, on est resté sur le cul, l'intro sonnait aussi bien qu'avec



Alvin. Il y avait aussi sur cette démo une superbe version de *Red House* d'Hendrix, très personnelle. On a commencé à répéter avec lui, et ça collait parfaitement. C'est curieux de voir dans un groupe « historique » comme TYA un guitariste si jeune prendre la place d'une icône comme Alvin Lee.

Les guitaristes que nous avions auditionnés étaient de notre génération, et on s'est questionné sur le fait d'engager un musicien aussi jeune, 26 ans alors. Mais

nous n'y avons pas perdu au change. C'était extrêmement difficile de travailler avec Alvin, quelqu'un de très instable, ce qui gâchait le plaisir de jouer dans ce groupe. Avec Joe, nous n'avons pas de problème, il est très professionnel et c'est quelqu'un de très enthousiaste.

Il a beaucoup d'aptitude pour partir en jam, on sent que vous vous éclatez vraiment sur scène, comme à la grande époque. On revient d'ailleurs à cette esthétique où il y a de la place pour l'improvisation dans le rock.

Oui, la scène « jam band ». Une nouvelle génération de public nous découvre car nous participons d'une certaine manière à ce mouvement.

Dans l'album live, « Road Works », on trouve vos standards, de nouveaux titres, pas mal d'improvisation, et une super énergie. Et tu joues ton fameux solo de batterie, « The Hobbit ». Comment a-t-il évolué au cours des années ?

Je l'ai toujours construit autour d'un schéma directeur sur lequel j'improvise. Il y a en gros quatre sections, et c'est en constante évolution. Je travaille dessus pour amener de nouvelles idées. C'est d'ailleurs ce que je vais faire après cette tournée. J'essaie de jouer au moins une heure par jour. Parfois, c'est difficile parce que je m'occupe de tout l'aspect administratif du groupe, mais j'ai ma batterie installée à côté de mon bureau. En tournée, je m'entraîne aussi avant chaque concert.

À 61 ans, ressens-tu une grande différence dans ta relation à l'instrument par rapport à quand tu étais plus jeune, lorsque TYA écumaient tous les grands festivals ?

Je joue de manière bien plus contrôlée aujourd'hui. C'est aussi dû à la musique que nous faisons. Autrefois, nous étions très influencés par le blues et le jazz, avec pas mal de rythmes shuffle. Nous jouons maintenant une sorte de heavy rock. J'ai dû m'adapter, je joue plus fort, plus solide, avec moins de ghost notes à la main gauche, et je me suis mis à la double pédale. J'ai bossé les méthodes de Bobby Rondinelli, je suis également très branché sur ce que font Steve Smith et Thomas Lang.

Si je comprends bien, tu es un éternel apprenti ?



Propos recueillis par Christophe Rossi
Photos : Manuella Fall

Après toutes ces années

« Mon seul regret est de ne pas avoir écouté mon premier prof de batterie qui me disait : prends des cours de piano. »

Tout à fait ! Je pense que si tu ne travailles plus ton instrument, tu es mort.

Comment as-tu débuté ?

Mon frère aîné était un mordu de batterie, il était même meilleur que moi... mais il est devenu banquier. Mes parents n'avaient pas les moyens de me payer une batterie, j'ai donc trouvé un boulot de livreur pour acheter une caisse claire. Lorsque j'ai enfin eu une batterie, plutôt médiocre et rudimentaire, j'ai rejoint un groupe qui faisait des reprises des Ventures et des Shadows. Après j'ai rencontré, Leo et Alvin dans les Jaybirds. Dave, leur batteur, voulait les quitter. Et comme je prenais des cours avec lui, il m'a branché pour le remplacer. Avant d'auditionner, j'ai descendu quelques bières pour vaincre mon trac et je leur ai joué les parties de grosse caisse syncopées, comme sur les morceaux de Chuck Berry, que j'avais récemment apprises. Alvin a été impressionné. Et deux ans après cette rencontre, nous sommes devenus Ten Years After.

Quels batteurs t'impressionnaient à l'époque ?

Bobby Elliot (*The Hollies*), Tony Meeham et Brian Bennett (*The Shadows*). Il y avait bien sûr Gene Krupa et Buddy Rich, le premier disque que j'ai acheté est « Burning Beat », une drum battle entre eux deux. Le batteur des Jaybirds m'a fait découvrir Joe Morello, Shally Manne, et Art Blakey, j'adorais ses roulements et sa gestuelle. À cette époque, c'était difficile d'apprendre, les batteurs n'aimaient pas partager leur savoir, il fallait se débrouiller seul.

Je pense que les relations étaient meilleures entre les musiciens de ta génération, tu as côtoyé des gens comme Ginger Baker, Aynsley Dunbar, John Bonham, Mitch Mitchell...

C'était super, on se croisait souvent, j'étais proche de Mitch, il y avait aussi Mick Fleetwood (*de Fleetwood Mac*) au jeu simple mais très solide. Carmine Appice est un autre batteur que j'apprécie, et Corky Laing de Mountain avec qui je suis toujours en contact. Quant à Bonham, je le

connaissais, mais il devenait invivable lorsqu'il avait bu un coup. Rien à voir avec Keith Moon qui était un bon pote à moi, complètement dément mais adorable dans la vie de tous les jours.

J'ai appris que tu donnes une sorte de conférence dans laquelle tu parles de ton expérience, une biographie live en somme.

Ça s'appelle « From Mansfield to Woodstock and beyond » (*de Mansfield, ville où est né Ric, à Woodstock et au-delà, NDR*). Je raconte l'histoire de TYA, il y a un diaporama avec des images d'archives, on y croise des artistes de cette époque, il y a plein d'anecdotes, et je joue de la batterie.

Lorsqu'on est le batteur d'un groupe inscrit dans l'histoire du rock, il doit être difficile de ne pas être nostalgique.

Notre performance dans le film Woodstock nous a apporté la gloire, mais il y a eu le revers de la médaille. Jusque-là, nous étions un vrai groupe de quatre musiciens, comme The Who. À cause de la manière dont a été monté le film, c'est devenu le groupe d'Alvin Lee. On se demande souvent quelle aurait été la destinée de TYA si le réalisateur avait plutôt choisi *I Can't Keep From Crying Sometimes*, un titre où toute l'attention n'était pas concentrée sur le guitariste.

Les regrets semblent prendre le pas sur la nostalgie...

Nous avons vécu une époque incroyable. Imagine, il y avait des groupes uniques en leur genre : Led Zeppelin, Santana, The Who, Jefferson Airplane, Canned Heat... J'apprécie d'avoir fait partie de cette aventure et d'avoir connu ce succès. Mon seul regret est peut-être de ne pas avoir écouté mon premier prof de batterie qui me disait : prends des cours de piano. Alors, aujourd'hui je me suis remis à l'étude de la musique, sérieusement, car j'ai trop de lacunes. Je suis à nouveau un débutant !

Ric Lee joue sur une batterie Mapex et des cymbales Paiste.
Dernier album : « Roadworks » (lire chronique dans ce numéro).